

Samedis de ressourcement mariste
27 avril 2002

Évangélisation et tradition mariste

Il y a une vingtaine d'années, un soir de Noël, j'assistai à un échange entre un chrétien ordinaire et son neveu. Encore aujourd'hui, ce chrétien ordinaire va à la messe tous les dimanches; déjà alors, son neveu n'y allait plus depuis longtemps. Le chrétien ordinaire parlait de péché mortel, d'une âme qu'il faut sauver. Ces mots ne voulaient rien dire pour son neveu. L'oncle et le neveu vivaient sur deux planètes entre lesquelles rien ne passait.

Les habitants de la première planète ont été baptisés et vont encore à l'église. Ils comprennent le langage de saint Augustin, de saint Jean de Brébeuf, du petit catéchisme de 1944 (celui que l'on trouve près de la caisse chez Renaud-Bray). Les habitants de la deuxième planète ont été baptisés eux-mêmes mais ne prennent souvent pas la peine de se marier à l'église ni de faire baptiser leurs enfants, ce qui ne les empêche d'ailleurs pas de recevoir la communion lorsqu'ils assistent à un mariage ou à des funérailles.

Qu'est-ce que l'évangile?

Dirons-nous qu'une planète est évangélisée et l'autre pas? Quelle est la différence? Quel besoin y a-t-il d'être évangélisé? Ne peut-on pas être heureux sans évangile? Mais d'abord qu'est-ce que l'évangile? Une nouvelle, une bonne nouvelle, que je proclame, oui, mais, bien sûr, seulement après l'avoir reçue. Je la reçois en deux temps.

J'entends d'abord Jésus déclarer: "Heureux, les pauvres, car vôtre est le royaume de Dieu" (Lc 6, 20, trad. Jeanne d'Arc). C'est une bonne nouvelle pour les pauvres, non pas parce qu'ils vont cesser d'être pauvres, mais parce que s'ouvre devant eux le royaume de Dieu. Ils n'ont pas besoin de savoir ce qu'est le royaume de Dieu pour que se lève dans leur vie le soleil de l'espérance.

Parmi ceux qui, ayant entendu Jésus, se mettent à sa suite, on trouve, nous dit l'évangile de Luc, les douze et aussi "certaines femmes guéries d'esprits mauvais et d'infirmités: Marie, appelée la Magdaléenne, de laquelle sept démons étaient sortis; Jeanne, la femme de Chouza, l'intendant d'Hérode, Suzanne, et d'autres, nombreuses, qui les servaient de leurs biens" (Lc 8, 2-3). Ces femmes n'étaient pas pauvres, mais elles étaient femmes et, dans le cas de Marie, possédée. Nous ne saurons pas comment s'étaient manifestés les sept démons qui l'habitaient avant

qu'elle ne rencontrât Jésus, mais sa vie était évidemment un enfer dont Jésus la délivra. Le possédé du pays des Géraseniens vivait dans les tombeaux, brisait les chaînes qu'on lui mettait, ne portait pas de vêtements (Lc 8, 27. 29). Marie faisait l'objet d'un rejet peut-être pas aussi spectaculaire, mais sûrement aussi total si l'on pouvait dire que sept démons étaient sortis d'elle.

Quand les Géraseniens viennent voir ce qui s'est passé, ils trouvent le possédé vêtu, sain d'esprit et assis aux pieds de Jésus (Lc 8, 35). Un peu plus loin dans l'évangile de Luc, on trouve une Marie assise aux pieds de Jésus (Lc 10, 39). Ce n'est pas Marie de Magdala, mais cette image rend sans doute mieux que toute autre l'effet qu'a produit chez elle l'annonce de la bonne nouvelle. Jusque là fuie, honnie, méprisée, et sans doute, qui s'en surprendrait, aigrie, violente même, rendant à tous le mépris dont elle est l'objet, voilà que Marie s'est mise à l'école de Jésus et apprend de lui à bénir ceux qui la maudissent, à tendre l'autre joue à qui la frappe au visage (Lc 6, 28-29). Marie peut se croire au ciel. Elle a accueilli la bonne nouvelle, elle a été évangélisée.

Le deuxième temps de la bonne nouvelle

Hélas, la même Marie se retrouvera bientôt au pied de la croix où expire son maître. Reprocherons-nous aux semaines saintes d'autrefois d'avoir trop insisté sur les souffrances de Jésus? Nous accuserons-nous de dolorisme si nous nous attardons à contempler le visage de l'homme des douleurs? Le récit de la passion forme le cœur de l'évangile. Prenons le temps de sentir ce que peut éprouver Marie de Magdala quand elle voit mourir celui qui lui a redonné vie, quand elle voit rejeté, haï, fouetté, humilié, anéanti, celui qui lui a enseigné à accueillir, à aimer, à pardonner. Luc nous dit: "Et les femmes, qui l'avaient accompagné depuis la Galilée, elles voyaient cela" (Lc 23, 49). Elles ont vu mourir la bonne nouvelle. Il ne reste plus qu'à l'enterrer, avec l'espérance qu'elle avait fait naître. Quand Joseph d'Arimatee dépose le cadavre dans le sépulcre, elles observent "comment a été mis son corps". "Le sabbat, elles se tiennent tranquilles selon le commandement" (Lc 23, 55-56), mais "le premier jour de la semaine, à l'aube profonde, elles viennent à la sépulture: elles apportent les aromates qu'elles ont préparés" (Lc 24, 1).

Le monde commence à changer pour elles quand "elles trouvent la pierre roulée hors du sépulcre" (Lc 24, 2). Jusque là, la mort avait toujours eu le dernier mot. Certes, elle avait perdu du terrain. Elle avait dû reculer devant Jésus. Mais elle avait tué Jésus. Il ne manquait plus qu'une inscription sur la pierre de son tombeau: Ci-gît celui qui se croyait plus fort que la mort. Seulement, les femmes trouvèrent la pierre roulée et deux hommes en habit d'éclair qui leur disent: "Il n'est pas ici,

mais il s'est réveillé. Souvenez-vous comme il vous a parlé." Et elles se souviennent. Et la bonne nouvelle reprend vie. Non pas comme si elle n'était jamais morte. Mais elle est passée à travers la mort. Et désormais la mort n'est plus ce qu'elle était, ni pour Marie de Magdala, ni pour ceux et celles qui acceptent son témoignage que Jésus est vivant.

On accueille la bonne nouvelle, on se laisse évangéliser, quand on prend pour soi l'enseignement de Jésus: Heureux les pauvres, quand on voit mourir l'auteur de cette parole, et quand on croit que la mort n'a détruit ni Jésus ni sa parole. Parler d'évangélisation, c'est parler de la bonne nouvelle accueillie d'abord, proclamée ensuite.

"J'ai été le soutien de l'Église naissante; je le serai encore à la fin des temps"

Que vient faire là-dedans la tradition mariste? La Société de Marie prend naissance dans un pays qui vient de rejeter mille ans de christianisme. Les premiers Maristes étaient trop jeunes pour avoir été témoins du travail de démolition, mais ils en avaient le résultat devant les yeux. S'agissait-il pour eux de rebâtir? En tout cas, pas à l'identique. Ils savaient trop combien l'Église balayée par la révolution avait en bonne partie mérité son sort. Jean-Claude Colin parlait plutôt de recommencer l'Église. Il n'entendait pas par là ce que nous entendrions nous-mêmes, mais commençons par ce qu'il entendait.

Quand Colin part sur cette piste, on l'entend vite citer la parole de Marie qui, dans son esprit, définit le projet mariste: "J'ai été le soutien de l'Église naissante; je le serai encore à la fin des temps". Nous avons peut-être l'impression d'avoir entendu ces paroles trop souvent. Ce serait dommage. Nous n'y reviendrons jamais assez. Elles servirent aux premiers Maristes "de fondement et d'encouragement". Elles le feront pour nous si nous pouvons dire comme eux: "Elles nous étaient sans cesse présentes. On a travaillé dans ce sens" (ES, doc. 152). En revenant sans cesse à ces paroles, nous ne nous éloignerons pas du souci d'évangéliser, nous-mêmes d'abord, peut-être les autres ensuite.

L'Église naît dans l'acte même d'être évangélisé et d'évangéliser. Marie de Magdala au tombeau le premier jour de la semaine se souvient des paroles de Jésus en Galilée: l'Église naît. Elle et ses compagnes "annoncent tout cela aux onze et à tous les autres": l'Église s'agrandit. Les deux disciples en route pour Emmaüs entendent Jésus leur interpréter ce qui le concernait "dans tous les Écrits", "en commençant par Moïse et par tous les prophètes": l'Église apprend à lire les Écritures. Recommencer l'Église nous ramène au tombeau le premier jour de la semaine.

Où est Marie soutien de l'Église naissante? Luc n'en parle pas ici. Il nous dit qu'elle priait dans la chambre haute avec les onze, quelques femmes et les frères de Jésus. Mais rien n'indique qu'elle soit allée au tombeau. Il n'est pas question d'elle non plus dans tout le reste du livre des Actes des apôtres. À aucun moment elle n'occupe le devant de la scène. Colin a-t-il eu tort de donner crédit à la parole où elle dit avoir été le soutien de l'Église naissante? Faut-il le traiter de grand naïf pour s'être laissé impressionner par le roman de Marie d'Agreda? Peut-être Colin et Marie d'Agreda vont-ils mieux que nous au cœur de l'Église naissante quand ils y attribuent à Marie ce rôle clé de soutien. Quand l'Église naît, Marie s'y perd. Elle y passe inaperçue dans la foule des croyants. Elle est disciple comme les autres.

Mais Luc, et Marie d'Agreda, et Colin savent fort bien que, si Marie parle peu, si Marie fait peu de bruit dans l'Église naissante, ce n'est pas parce qu'elle ne compte pas. Bien au contraire. Quand Luc entreprend d'"écrire en ordre" pour Théophile ce que lui ont transmis les témoins, le récit de l'an-nonce à Zacharie sert surtout à mettre en relief le rôle de Marie dans l'histoire du salut: "Tu enfan-te-ras un fils et tu appelleras son nom: Jésus." À Marie qui demande: "Comment?", l'ange Gabriel répond: "L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très Haut te couvrira de son ombre" (Lc 1, 31-35). La bonne nouvelle, l'annonce de l'amour de Dieu va prendre chair dans le sein de Marie. Le même Luc, au début du livre des Actes des apôtres, fera écho à la parole de Gabriel quand il fera dire à Jésus s'adressant aux apôtres: "Vous allez recevoir une puissance, celle du Saint Esprit qui viendra sur vous; vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre" (Ac 1, 8). Qu'il s'agisse de Jésus parcourant les villages de Galilée ou des apôtres témoignant de Jésus jusqu'aux extrémités de la terre, la bonne nouvelle prend toujours chair dans le sein de Marie par la puissance de l'Esprit saint.

Colin ne s'égare pas quand, à la suite de Marie d'Agreda, il propose aux Maristes l'image de Marie toute centrée sur Jésus, bonne nouvelle pour le monde:

Voyez la sainte Vierge. Comme elle hâtait par ses désirs enflammés la venue de Dieu! Lorsqu'elle sut qu'elle était choisie pour être sa mère, quel soin d'y correspondre! Quand Jésus-Christ est né, il est l'objet de toutes ses pensées, de toutes ses affections. Après sa mort, son unique pensée est l'extension et le développement du mystère de l'Incarnation (ES, doc. 60, § 1).

Marie, mère de miséricorde

On est là au point de départ de la tradition mariste. En me faisant mariste, en acceptant de porter le nom de Marie, je réponds à Marie qui m'appelle à faire mien

son désir que la bonne nouvelle soit portée jusqu'aux extrémités de la terre. Personne mieux que Marie ne comprend l'amour qui fait naître en elle la parole de Dieu. Personne ne désire plus ardemment qu'elle de voir cette parole rejoindre tous les cœurs, et d'abord ceux qui ont davantage besoin de s'entendre dire: Je t'aime. Nous avons là le premier exercice de la spiritualité mariste: faire mien le nom de Marie comporte que je fasse mien son désir de salut pour tous, mais d'abord et surtout pour ceux qui sont le plus près de sombrer. Marie est pour moi la mère de la miséricorde de Dieu.

Instruments de la miséricorde divine

Le deuxième exercice fait de nous de bons instruments de cette miséricorde. Mais nous devons suivre Marie là où l'annonce de la bonne nouvelle a conduit Jésus, au calvaire. Cela peut paraître brutal et nous réagirons peut-être comme Pierre en rabrouant Jésus qui annonce sa mort. Jésus nous rabrouera à son tour: "Va-t'en, derrière moi, satan" (Mc 8, 33). Luc a trouvé que Jésus allait un peu loin et il a épargné à Pierre l'embarras de se faire traiter de satan, mais, dans son évangile comme dans les autres, Jésus finit sur la croix et dans le tombeau. Marie n'était pas loin. Avec les autres femmes, elle avait suivi Jésus, d'abord en Galilée, puis à Jérusalem. Être mère de Jésus ne la dispense pas d'être disciple: "Ma mère et mes frères sont ceux qui entendent la parole de Dieu, et font!" (Lc 8, 21). À la femme qui clamait: "Heureux le ventre qui t'a porté et les seins que tu as tétés", Jésus répond: "Plutôt: Heureux ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la gardent" (Lc 11, 27-28). Pour Marie comme pour quiconque veut venir derrière lui, l'exigence de Jésus est la même: "qu'il se nie lui-même, porte sa croix chaque jour et me suive!" (Lc 9, 23).

On ne peut pas accuser Colin de distraire les Maristes du lien entre l'annonce de la bonne nouvelle et la mort sur la croix. Le numéro 50, sur l'esprit de la Société, reprend explicitement l'appel à se nier soi-même; l'article sur l'humilité (n. 428) propose l'exemple de Jésus présenté dans l'hymne de la lettre aux Philippiens comme s'étant anéanti lui-même. Il ne nous sera pas plus facile qu'à Pierre d'entendre marteler cette nécessité de mourir à nous-mêmes. Mais disons-nous bien que nous nous gargarisons de mots si nous croyons pouvoir parler de bonne nouvelle sans passer par la mort. Certes, nous y passons avec Jésus, et elle débouche sur la vie, mais nous y passons, et pour nous non plus la mort n'est plus la même. Elle n'a plus prise sur nous. Aussi saurons-nous, non sans difficulté et seulement par la puissance de l'Esprit saint, nous considérer "comme des exilés et des voyageurs sur la terre, comme des serviteurs inutiles et la balayure du monde;

usant des choses de ce monde comme” si nous n’en usions pas (Const. 1872, n. 50).

Notre place dans l’Église

Vous le voyez, en approfondissant notre lien à Marie, nous allons au centre de notre vie avec le Christ mort et ressuscité. La tradition mariste nous invite encore à voir notre place dans l’Église à la lumière de notre lien à Marie. Marie a été le soutien de l’Église naissante; elle veut être, par nous, soutien de l’Église de la fin des temps. Pour Colin, dans son temps, la parole de Marie pointait dans deux directions. La première trouve une expression concrète dans le rapport avec l’évêque du lieu, l’autre concerne le tiers ordre, que Colin préfère appeler confrérie pour la conversion des pécheurs et la persévérance des justes. Nous éloignerons-nous de notre sujet, évangélisation et tradition mariste, en nous arrêtant sur ces deux pans de notre tradition?

Nous ne nous faisons pas maristes pour être moins chrétiens mais pour nous aider à l’être mieux. La bonne nouvelle, accueillie d’abord, puis annoncée à nos sœurs et à nos frères ici et aujourd’hui, reste notre raison de vivre, et nous croyons qu’en écoutant Colin nous parler de Marie dans l’Église naissante, nous apprendrons à être Marie dans l’Église de notre temps, c’est-à-dire à faire naître la parole de Dieu, Jésus, dans le cœur des personnes qui nous entourent.

Nous perdre dans l’Église du lieu

“Ils agiront partout avec une telle prudence et un tel respect que les évêques puissent aimer notre Société, la traitent avec faveur, la protègent et la regardent pour ainsi dire comme la leur” (Const. 1872, n. 13) *Tanquam suam*. Une des expressions consacrées à travers lesquelles, bien plus qu’un comportement déterminé, Colin exprime toute une vision du rôle de la Société de Marie. Le rapport avec l’évêque est une manifestation de la manière dont les Maristes se voient dans l’Église locale: ils y sont ce que fut Marie dans l’Église naissante, un soutien. Colin l’exprime assez clairement:

Dans le diocèse, la Société ne devra pas tout attirer à soi, ne pas faire son œuvre, mais faire l’œuvre commune, l’œuvre de l’Église, l’œuvre de l’évêque, et agir de façon à mettre l’évêque en relief (ES, doc. 150, § 4).

On peut comprendre de travers et condamner Colin comme s’il invitait les Maristes à flatter l’évêque dans le sens du poil. Reportons-nous plutôt à l’image

dont s'inspire Colin: Marie, oublieuse de sa dignité de mère de Jésus et désireuse seulement de servir la communauté des croyants qui est le corps de son fils. Nous pratiquerons le *tanquam suam* de Colin en apprenant à nous situer dans l'Église de Québec, de Gatineau, d'Ottawa comme Marie se situait dans l'Église de Jérusalem, non pas selon ce que nous en rapportent des documents historiques inconnus, mais selon ce qu'ont saisi des croyants comme Marie d'Agreda et Colin. Quelles actions inspirera la pensée de Marie dans l'Église naissante, nous pouvons tous travailler à le découvrir. L'important sera de nous modeler, comme individus et comme province, sur l'image de Marie toute centrée sur la communauté qui vit de l'annonce de Jésus ressuscité.

Tout l'univers mariste

Quand les Maristes, à l'exemple de Marie, se perdent dans l'Église d'un lieu, ils enterrent avec eux une vision, une semence: tout l'univers mariste. Non qu'ils rêvent de s'annexer le monde entier. Ils croient plutôt que l'image de Marie dont ils sont dépositaires appartient au monde entier. Vous connaissez bien la formule que Colin associe à cette image: *Cor unum et anima una*, un cœur et une âme. Ce raccourci évoque pour Colin la vision qu'il présente en 1833 au pape Grégoire XVI:

Le but général de la Société est de contribuer de la meilleure manière possible, tant par ses prières que par ses efforts, à la conversion des pécheurs et à la persévérance des justes, et de recueillir, pour ainsi dire, tous les membres du Christ quel que soit leur âge, leur sexe ou leur condition, sous la protection de la bienheureuse Marie immaculée, mère de Dieu, de ranimer leur foi et leur piété, de les nourrir de la doctrine de l'Église romaine, de telle sorte que, à la fin des temps comme au début, tous les fidèles soient, Dieu aidant, un seul cœur et une seule âme dans le sein de la même Église romaine, et que tous, marchant d'une manière digne de Dieu sous la conduite de Marie, puissent atteindre à la vie éternelle. C'est pour cela que l'entrée dans la Société est ouverte même aux laïcs vivant dans le monde, dans la confraternité ou tiers ordre de la Vierge Marie (s, 109).

Marie nous appelle-t-elle encore à mettre notre énergie au service de cette vision? Est-ce là l'œu-vre qu'elle nous confie aujourd'hui? Bien sûr, Colin, prêtre français en 1833, s'exprime dans le langage de son temps. N'oublions pas cependant qu'il écrit en latin et qu'il s'adresse à l'évêque de Rome. Nous sommes sûrement en mesure de dire en nos propres mots ce à quoi Marie nous convie par l'intermédiaire de Colin. Recommencer l'Église, disait Colin. Son propos prend

son sens dans la vision d'une communauté de croyants où Marie donne le ton. Là, on se souvient des paroles de Jésus; là, le souci des pécheurs prédomine; là, tous ont leur place, et d'abord les plus petits; là règne la miséricorde. Quand nous travaillons à former des groupes de Maristes sans vœux, nous travaillons à l'œuvre de Marie, nous recommençons l'Église.

Je reviens pour conclure au chrétien ordinaire dont je parlais au début et à son neveu. En quoi notre réflexion sur évangélisation et tradition mariste les concerne-t-elle? Certes, je garde l'un et l'autre dans mon affection et ma prière, mais je n'éprouve aucunement le besoin de convertir ni l'un ni l'autre. Je désire plutôt imprégner mon comportement de la tradition mariste afin de devenir un meilleur serviteur de la bonne nouvelle. Je résume la tradition mariste en quatre points. Les deux derniers intéressent mon rapport à l'Église: d'une part, savoir me perdre dans l'Église d'un lieu, m'y enfouir si profondément que j'y passe inaperçu, y travailler non à l'expansion de la Société de Marie mais à ce que cette Église soit aussi centrée sur l'annonce de la bonne nouvelle que Marie elle-même. D'autre part, enterrer avec moi le germe de la vision d'une Église recommencée, ouverte à tous, accueillante aux pécheurs, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, à la fin comme au début. Je sais toutefois que la qualité de mon rapport à l'Église dépend de la qualité de mon rapport à Marie. Là aussi, la tradition mariste insiste sur deux points. Je prends d'abord conscience que je suis mariste non de par mon choix mais de par celui de Marie. Je puis me dire mariste le jour où je reconnais que Marie me choisit par grâce et m' enrôle au service de son œuvre. Cyr J. Parent avait raison de rappeler aux novices de septembre 1949: "N'allez pas croire qu'en vous faisant maristes vous accordez une faveur à la Société de Marie". Non seulement Marie me fait la faveur de me choisir, mais elle me fait aussi l'honneur d'une exigence extrême. L'instrument de la miséricorde divine ne pourra servir que s'il est libre de rouille et parfaitement aiguisé: étranger à toute forme de cupidité, dépouillé de tout orgueil, inconnu et caché en ce monde.

En acceptant d'entrer pleinement dans la tradition mariste, de la laisser me travailler, je m'ouvre au travail de l'Esprit, seule puissance capable, en me faisant passer avec Jésus par la mort et la résurrection, de faire de moi un témoin de la bonne nouvelle.

25 avril 2002

Gaston Lessard, s. m.